

Usure de la logique mobile de la parole¹

René Guitart

I – CONDITIONS EPISTEMOLOGIQUES – De Kant certaines idées sur la mathématique sont mauvaises, mais certaines sont valides, telle celle-ci : « Dans toute théorie particulière de la nature, on ne peut trouver de science à proprement parler que dans l'exacte mesure où il peut s'y trouver de la *mathématique* »². Ainsi, dis-je, il n'y a pas de *science de la parole* sans place pour insistance au calcul, sans algèbre, géométrie et *méthode*, sans représentation et pensée organisatrice, sans mathématique.

Et par *méthode* j'entends celle qui vise *l'art d'inventer*, de Leonardo da Vinci, de Galileo Galilei, Francis Bacon, René Descartes, et encore, notamment, Bernhard Bolzano, Auguste Comte aussi, puis Giuseppe Peano : il s'agit là d'un

¹ Développement écrit à partir de deux interventions orales, la première du 2 décembre 2005, à l'Art Ambassador. Il museo, l'edizione, il valore. Forum mondiale di cifrematica. 30. nov.-5. dec. 2005 à la Villa San Carlo Borromeo, Senago, Italia, intitulée *Usure de la Logique Mobile*, et la seconde du 11 avril 2007, au Séminaire des lettres freudiennes, petit amphithéâtre CMME, Hôpital Sainte Anne, intitulée *Les logiques mobiles de la parole. Point de vue du mathématicien (les quatre discours de Lacan)*.

La première partie I à été développée après l'intervention du 2 décembre 2005, en réponse à diverses propositions entendues lors du Forum. La deuxième partie II est d'après l'intervention orale du 2 décembre, sans pour autant la reprendre mot à mot, et abrégée. La troisième partie III est d'après l'intervention orale du 11 avril 2007, où il ne fut pas encore profondément question des quatre discours d'après Lacan, et la quatrième IV, évoquée à la fin de l'intervention, commence à ajuster formellement l'utilité possible de la logique mobile pour l'analyse des quatre discours lacaniens.

² E. Kant, Préface aux *Premiers Principes métaphysiques de la science de la nature*.

seul fil, du chiffrage de l'acte d'inventer la pensée et la conception de cette pensée, en effet, voire du chiffrage de l'acte de chiffrer.

À prendre les choses sous cet angle du chiffre (du compte depuis zéro, soit l'origine absente, de la valeur inestimable de l'interruption immédiate qu'est la parole), un accord avec Armando Verdiglione est trouvable en ce qu'il nomme la *cifrematica* : sous condition de ne pas prendre Descartes pour un con³, et de le traiter aussi bien que son disciple Auguste Comte est traité par Michel Foucault... (pour ma part, c'est plutôt Comte qui me fatigue).

Question de comprendre que Descartes, d'une part, prend Platon au sérieux quand celui-ci fait énoncer à Socrate les quatre états de l'âme auxquels la participation à la certitude est ordonnée : « *intellection* » pour la section supérieure ; « *discursion* » pour la seconde ; à la troisième, attribue le nom de « *créance* », et à la dernière celui de « *simulation* »⁴. Ainsi la discursion, soit ce que fait le géomètre, prime sur la créance, qui se dit comme opinion. Et que Descartes, d'autre part, fait un coup de force — fondateur de la science — en installant l'affect de vérité tel qu'on l'éprouve en géométrie en calculant en place d'idéal pour la vérité. C'est par ces deux ressorts que l'opinion est surmontée par la littéralité, ce sur quoi je vais revenir dans un instant. Mais il est vrai que cela ne fait sens qu'à celui qui a effectivement pratiqué le calcul, qui sait comment jointe à la règle l'équivoque y règne.

D'abord, je vous renvoie à l'intervention du 3 décembre 2005 à Senago d'Évelyne Barbin⁵, qui met exactement en place l'idée de méthode chez Descartes comme *méthode ouverte*. Contre l'idée reçue d'un positivisme pur et dur du cartésianisme. Ensuite, je dirai que Descartes, pour l'entendre, il ne faut pas le lire comme le préconisent en France les philosophes français

³ A. Rey, *Le Robert Dictionnaire historique de la langue française*, tome 1, p. 831.

⁴ Platon, *La République*, livre VI, in *Œuvres complètes*, I, La pléiade, Gallimard, 1950, p. 1101.

⁵ É. Barbin, *La possibilité d'une méthode comme art d'inventer*, 3 décembre 2005, Forum mondiale di cifrematica. 30. nov.- 5. dec. 2005. Villa San Carlo Borromeo, Senago, Italia.

ordinaires, à partir des *Méditations*, mais en tant que mathématicien : sa philosophie résulte directement de son étonnement dans l'expérience avec l'évidence dans le calcul : qui n'a jamais calculé effectivement n'a aucune légitimité à interpréter Descartes. Il faut donc le lire à partir des *Regulae* et du *Discours de la méthode*, y inclus les essais, dont celui sur *La Géométrie*. Dans l'ordre de son invention, la philosophie de Descartes commence avec la pratique mathématicienne de René Descartes, l'observation étonnée de cette pratique, et l'isolation de ce que dans cette pratique on doit systématiser pour favoriser l'invention. J'ai développé ailleurs⁶ que l'étonnement de Descartes pour l'évidence vaut pour celle de Freud pour l'*Unheimlich*.

La Science de la parole sera *avec* la mathématique. Surtout si je considère le champ de la parole du point de vue « artistique » de la beauté de ce qui commence, du point originaire de la prise de parole, de l'acte qui surgit de rien, du « faire » ; surtout s'il est soutenu que la parole est en effet dans la dimension de l'entreprise, du temps, proprement irréprésentable en espace vu, en surplomb : qui parle n'a pas connaissance de la carte du labyrinthe à venir de sa parole, ne voit que l'immédiat de l'instant « en cours », n'est pas libre de son dire ; surtout si parler suppose que la mémoire déborde, que la parole n'instaure une identité de qui parle qu'à défaut, comme « comble de la différence », et comme excès.

Si nous plaçons la parole hors d'atteinte de la gestion des statuts sociaux, des marchés, de l'économie politique et ses statistiques, des principes d'élections démocratiques et sondages, elle n'est cependant jamais au-delà de la grammaire. « Nous qui croyons encore à la grammaire ... » disait Nietzsche : nous n'en sortons pas. S'il s'agit d'une dérive, d'un trans-port indéfini, nous n'en avons la notion qu'à voir défiler quelques semblants de rives fixes. C'est pas tout de divaguer, encore faut-il, par impossible, calculer *ce* songe : c'est cela l'*ironie*. Le caractère incontournable de l'impression de conscience et de croire comprendre.

⁶ R. Guitart, *Évidence et étrangeté*, PUF, 2000.

Alors, de l'irreprésentable nous nous faisons toujours une représentation, qui, c'est entendu, n'« est jamais ça », mais dont le défaut irreprésentable nous affecte au travers de la mise en œuvre de la représentation initiale puis de sa représentation, et fait écho de la parole dans la pensée spéculative. Ici s'installe donc l'*ironie* : la représentation fait valeur ironique de la parole, clignement de la lettre. Le calcul de ce qui dans la parole est une identité insaisissable en calcul, de la mouvance des identités, vaut au moins comme ironie négative. Sans l'ironie du calcul, de l'irrespectueuse mise en écritures littérales, sans installations artistiques de systèmes métonymiques, toujours disproportionnées à ce qu'elles modéliseraient, toujours ratées, il n'y a pas de métaphores possibles, puisqu'il n'y a pas alors de lieu du malentendu, pas de science. Le point sensible ici est donc de bien entendre l'usage possible de la représentation : il ne s'agit évidemment pas d'y croire, de la fixée comme idéologie, comme utopie, il n'est pas nécessaire d'y adhérer, et partant de là d'affirmer quelque opinion que ce soit. Comme il n'est pas nécessaire de « croire » à la pierre sur laquelle nous faisons un pas : c'est juste un emprunt « pour de vrai ». La valeur de la représentation est celle d'un semblant d'image, et d'usage de passage. Et l'on ne sera pas sans savoir cet usage use l'outil.

Cela vaut d'ailleurs au sein de la pratique mathématicienne, ce que j'appelle la *pulsation mathématique*⁷. Ceux qui ne savent pas faire de mathématiques sont ceux qui ne savent pas faire semblant « pour de vrai », ceux donc qu'un certain autisme interdit de parole, sans pour autant leur ouvrir les voies du silence et du regard. Au bavardage voué à la seule émission finale de bruits ou de chiffres quelconques, la parole et le calcul s'opposent. Ils ne se peuvent qu'en excès, duquel par avance ils se dédient.

C'est très-stupide de dénigrer René Descartes au nom d'idéologies actuelles qui soutiennent l'apparence, de s'intéresser à Descartes en méconnaissant qu'il est mathématicien d'abord, artisan de calculs, ou d'encenser Sigmund Freud au nom d'autres idéologies, qui prônent

⁷ R. Guitart, *La pulsation mathématique*, L'Harmattan, 1999.

l'ineffable, de s'intéresser à Freud en méconnaissant qu'il est médecin d'abord, artisan de soins. Il faut savoir plutôt que « l'os à ronger » du premier est l'évidence dans le calcul, que l'os que ronge du second est l'étrangeté (unheimlich) ; et que de ce point l'articulation entre mathématique et psychanalyse se tient au moment de la pratique « littérale ». Ce dont j'ai fait preuve⁸.

Je reviens donc comme promis plus haut, sur la question de *surmonter l'opinion par la lettre*, au centre du cartésianisme comme du freudisme, et à ce titre je laisse donc sur la touche les considérations d'idéologues médiocres (tels André Glucksman sur Descartes ou Bernard-Henri Lévy sur les intellectuels) contre les idéologies. Je n'ai pas besoin ici de représentations de la science ou de la contre-science ou de l'opinion. Pour l'opinion — c'est-à-dire ce qui relève de la créance en propre et énonce à propos de ce que l'on ne sait pas nécessairement ce que l'on croit en tant qu'on le croit, et de plus le propose à utiliser comme vrai — Alain Badiou renvoie à *La République* de Platon, où Socrate avertit Glaucon que « parmi les opinions que le savoir n'accompagne pas, les meilleurs sont aveugles »⁹. Toute argumentation en faveur d'une opinion qui ne procède pas d'un savoir sur ce dont l'opinion parle ne fait qu'enfermer ladite opinion dans la croyance, et obscurcit sa relation au vrai. Aussi vaut-il mieux ne pas discuter des raisons que l'on a de croire à telle opinion. Ce qui s'oppose à l'observation de Jacques Lacan sur le fait que quand on a fait quelque chose de mal involontairement, alors c'est pire, c'est encore plus de notre faute. Platon dit donc que l'opinion que l'on a involontairement, c'est moins grave relativement à la vérité que celle dont on soutient la croyance volontairement et pourtant sans savoir de quoi l'on parle, et Lacan dit que, relativement à la responsabilité véritable, la responsabilité inconsciente, c'est plus grave. L'opinion en effet est toujours, aux yeux de la vérité, une erreur, et donc se trouve toujours prise dans cette vacillation du plus ou moins grave, entre son rapport à la vérité et son rapport à la responsabilité du sujet inconscient. Mais les

⁸ R. Guitart, *Évidence et étrangeté*, PUF, 2000.

⁹ Platon, *La République*, livre VI, in *Œuvres complètes*, I, La pléiade, Gallimard, 1950, p. 1094.

opineurs eux ne s'intéressent ni à la vérité ni à l'inconscient. À quoi s'ajoute l'engagement de Badiou du côté de « l'inapparence du vrai et du différent contre l'universelle présentation en portrait ». Le vrai ne peut pas se dire, et en revanche ce fait peut s'entendre en vérité au travers de l'image, du récit mythique, de l'opinion. Ce qui se voit ou s'entend des discours ce n'est jamais la figure du vrai. Et c'est de ne pas savoir cela que se soutient l'argumentation de l'opineur qui prétend que son opinion figure la vérité. L'opineur, croyant voir en substance ce qui est constitutivement inapparent, le vrai, est en fait aveugle à l'effet propre de l'inapparence, lequel effet est, lui, bien visible, et consiste précisément en la prolifération des opinions à son sujet. Du coup, l'opineur ne sait pas distinguer entre ce multiple des opinions et le multiple des vérités : il est abject, et nous laisse sans voix. Badiou dirait que l'opineur ne sait pas « opposer le pluriel lacunaire des vérités à l'unité du sens, opposer l'axiomatique à l'herméneutique » : il est dans la religion. Par exemple Kouchner croit à la guerre en Irak et la veut. L'opineur prend la multiplicité des opinions pour le sol réel où la vérité germera, la vérité qui ainsi sera une, et comme telle *une* sera aussi le sens. Et surtout il croit à la nécessité d'engraisser ce sol et sur tous les sujets d'avoir une opinion et de la promouvoir. L'opineur ignore que la vérité passe par la littéralité — de Descartes *et* de Freud — par la séduction des corps par les formes et théories ; il ignore que le sens s'ensuit du vrai au point de la traversée par les corps de la source littérale des discours, et que ceci, et notamment l'effet véritable de l'évidence dans l'entendement, à lieu séparément dans chaque individu indépendamment des sondages d'opinions. La vérité mathématique ne se vote pas. Pour l'opineur le théorique pue, et pire encore le formel, il balaiera d'un revers de main tout cela en clamant : « le structuralisme, c'est terminé ». Votons, sondons, uniformément, faisons des Social Sciences. Formatons l'unanimité des opinions. Soyons démocrates. Pour ma part, et contre eux, je dis : seule le théorique est inventé, comme un fantasme, un nom, une lettre, et le reste de nos pratiques est purement adaptatif au prétendu ordinaire et réel, au pouvoir : cela consiste à ne faire expressément *rien de personnel* : ne pas désirer, ne pas admirer.

Agir à sa place assignée comme rouage du commerce général des idées.

La question maintenant n'est pas de savoir si l'on adhère au cartésianisme ou au freudisme, et l'opinion que l'on en a, mais si, oui ou non, la question de la lettre évidente *et étrange* est fondamentale, fondamentale aux calculs, supputations, chiffrages, figurations, et représentations. Répondre non ici serait une erreur, dont se garde bien Jacques Lacan, ce serait croire à tort qu'il y a une pensée pure possible qui n'emprunterait pas de semblants, une pensée directe de nuls semblants, une pensée vraie en soi, que l'on pourrait savoir avant que de la dire. Une pensée qui ne se développerait pas depuis des formes, depuis des formes représentatives. Hors donc le souci idéologique et la dénégation implicite de la science qui y réside, je me tourne vers la pratique logicienne ou logicienne, au sens moderne, c'est-à-dire, après spécialement René Descartes et Gottfried Leibniz, Évariste Galois, puis George Boole, le calcul.

Gottfried Leibniz disait que *ce n'est pas tout de penser, il faut aussi calculer*. J'entends bien là notamment le côté opaque du calcul, qui ne laisse deviner que sa chute finale, dans l'évidence d'un zéro. On sait que le dessinateur Christophe faisait dire à son Savant Cosinus que la mathématique c'est *l'art de découvrir toutes les façons d'écrire 0*. C'est-à-dire que les représentations calculatoires valent dans leur « exercice » autrement que par leur « résultats ». Pour qui fait l'exercice, les résultats sont d'une autre nature, affective et immédiate, que pour qui engrangerait les résultats produits comme une moisson, en réserve ; réserve en fait vide, incommensurable. Aussi ce que je dis de la nécessité de la représentation, de l'écriture, de la lettre, c'est sous condition de l'acte de « s'y mettre », et disons alors : la représentation et ses calculs ne valent pas intrinsèquement, mais ce qui vaut c'est l'acte de l'usage de ladite représentation, du fait de calculer. Dans le calcul, *le fait de calculer transcende tous les résultats*.

L'opineur ne calcule jamais, mais par contre interprète dans le monde les calculs fait par d'autres : malheureusement l'interprétation mondaine des calculs vaut peu pour la pensée, pour la pensée du monde aussi, et on sait combien on peut leur

faire dire ce que l'on veut et le contraire. En fait on sait, comme disait Descartes, et comme il le prouvait sur le champ, qu' « il n'est pas difficile de débiter le faux pour le vrai, et de faire réciproquement passer le vrai pour le faux à la faveur de l'apparent »¹⁰. Après quoi il affirmait que pour lutter contre les sophismes, il ne connaissait rien de plus infallible que sa *Méthode naturelle*, qu' « il avait tiré du fond des mathématiques ». Comprendons notamment ceci que la pratique mathématicienne toujours poursuivie est justement ce qui met à l'abri des erreurs d'interprétations des résultats des calculs. Les résultats de calculs ne valent pour vérités que comme raisons de poursuivre les calculs, que par interprétations calculatoires et extra-mondaines, et cette poursuite comme risque hors monde en constitue le sens au monde et pour tous. Le sens du calcul est son déploiement indéfini. Le sens du discours aussi.

Quant aux représentations, elles sont comme des jeux de lettres et calculs, au point de leurs usages attestés. J'en dirais donc comme je disais des calculs : elles sont indispensables, mais comme semblants, en vérités pour des interprétations extra-mondaines et la poursuite du travail représentatif en propre. Et cela est l'effet de sens non pas de la représentation, mais de l'acte de représenter.

Pour mieux dire, pour marquer que l'usage est réel, risqué, non sans effet sur ce dont on use, et que cet usage éreinte celui qui use autant que la représentation utilisée, et le spectateur encore, qu'à la fin tout est usé, je dirai ainsi : ce qui vaut, c'est l'*usure de représentation*.

Usure ? Tournure qui a aussi l'avantage d'évoquer la question des usuriers, de l'inévitable question de la surestimation de ce que l'on propose en formant une représentation. Mais dont on ne peut déduire qu'il ne faudrait pas utiliser de représentation ni de monnaie. Je vous renvoie à Pierre Klossowski et à *La monnaie vivante*¹¹, et, simultanément au livre d'arithmétique de mon enfance qui s'intitulait *Le Calcul Vivant* : je note à cet endroit la question de Klossowski :

¹⁰ A. Baillet, *Vie de Monsieur Descartes*, Ed. de La Table Ronde, Paris, 1946, p. 71.

¹¹ P. Klossowski, *La monnaie vivante*, Éd. Joëlle Losfeld, 1994 (1ère éd. Terrain Vague, Éric Losfeld, 1970).

comment une « personne » humaine (un mathématicien au calcul par exemple) peut-elle remplir la fonction de monnaie ? Puis, je modifie cette question en celle-ci : comment un mathématicien au travail peut-il remplir la fonction d'une représentation, de représentation vivante ? C'est la question : je ne propose ici, à terme, que de la représentation vivante de la sorte, et non pas de la représentation tenant lieu de psyché, aux effets de double inerte. Mais le cheminement vers la représentation vivante emprunte les voies spéculaires, semées de miroirs, de représentations. La pensée pleine réelle, vivante, et notamment la pensée de la parole, ne peut advenir qu'indirecte et en usure de représentation. Alors les représentations mathématiques en calculs de la parole et des sens des discours seront a priori des mises en scènes ; il s'agit de substituer à une scène une autre, et ce qui se joue là évoque ce qui se joue ici. Théâtre du Calcul Vivant.

En fait ce jeu de substitution n'est pas le remplacement des choses réelles par des représentations irréelles — ça c'est la question de la nomination, et donc du Père et de l'habitation du nom — mais ce jeu de substitution a lieu dans le représentatif, quand la représentation bégaie, se représente, s'appelle, simule le désir. Mais ce point mérite un déploiement en soi et j'y reviendrai ailleurs¹².

Dernier point, la question du sens des mots 'algèbre' et 'géométrie'. Quand je dirai plus loin qu'en effet la *Logique Mobile* est une question d'algèbre et de géométrie, il faudra ne pas se méprendre sur ce que j'entends. L'étymologie renvoie pour algèbre' à l'arabe 'al gabr' la technique chirurgicale de réduction des membres démis, puis à la réduction des calculs. Nous gardons un sens voisin : faire de l'algèbre, c'est fabriquer un dispositif de mise en calculs, en jeux de réductions littéraux, lesquelles réductions peuvent se dire, s'écrire, se lire, se voir. Mais pour 'géométrie', le premier sens est l'arpentage, la mesure de la terre, le second, assez éloigné, est la science de l'espace et du « voir » et du « situer », et le dernier, actuel, désigne la mathématique en tant qu'imprégnée de la tradition

¹² R. Guitart, Représentation de la représentation, *Colloque de l'AEFC, Les a-tours de la représentation*, 10-11 novembre 2007, Lille, en préparation.

du « voir » pur, du « découvrir », face à celle du « dire » et de la mémoire de l'algèbre. Ainsi un mathématicien aujourd'hui ne pense certainement pas prioritairement à la question de la mesure quand il dit 'géométrie'. Cette géométrie moderne va vers le diagrammatique. Et j'ai expliqué ailleurs¹³ comment le diagrammatique s'articule au mathème et à la *mémoire absolue* — pour adresser ici la question de la mémoire absolue au mathématicien tout comme on interpelle encore le musicien sur l'oreille absolue — à proportion de ce qui, par usage des diagrammes, s'efface des discours et gloses, avec l'horizon d'une mathématique sans parole, qui tiendrait d'un seul et infini coup d'œil.

Le contre-sens serait donc complet de prendre l'algèbre pour le compte et la géométrie pour la mesure, les deux faisant signe de spéculation mercantile, et, surtout produisant par avance la clôture de tous comptes. L'arithmétique, technique de l'arithmos ou 'nombre', serait question du rythme, du juste et exact compte pur ; question de la *scansion* donc, qui est travaillée aujourd'hui évidemment par toutes les ressources de la mathématique, de la pulsation du dire et du voir, de l'algèbre et de la géométrie. Il y aurait encore là beaucoup à dire dans l'alternative entre questions fondationnelles de théorie mathématique ensembliste et questions fonctionnelles de théorie mathématique des catégories. Je laisse cela aussi de côté.

Mais avertissons nettement une seconde fois : il ne faut pas prendre l'algèbre pour un simple bilan, la géométrie pour une pure délimitation, et penser donc la mathématique comme sous l'empire de la norme à promouvoir, de la *mesure* à faire et imposer. Il y a longtemps que la mathématique a dépassé ses propres bornes et ne donne plus de limites aux effets possibles de la rationalité.

II – PROPOSITIONS D'USURE DE CALCUL DE MOBILITE LOGIQUE – Maintenant, après ces brefs attendus indispensables relatifs à la substance et l'acte, à la représentation, à la parole, à la lettre, à ce que veulent dire 'mathématique', 'algèbre', 'géométrie', je peux bien vous dire donc qu'ici il s'agit de

¹³ R. Guitart, *Évidence et étrangeté*, PUF, 2000.

s'entretenir d'une possibilité d'usure d'un théâtre mathématique dit calcul de la « *Logique Mobile* » qui ferait évocation de l'usure de la parole, qui serait tel que le vivant dans la pratique de ce calcul fasse écho au vivant dans la pratique de la parole. Croire aux possibilités de ces procédés ce n'est en aucune façon croire à la substance où à l'image fixe, se laisser halluciner de miroirs. C'est au contraire entrer dans un combat représentatif infini contre les significations, quoiqu'en passant aux travers des semblants.

L'élaboration d'une théorie mathématique du sens serait basée sur une thèse sur la parole que j'énonce ainsi : en parlant, nous prétendons dire vrai, et y échouons, et d'abord du fait de tomber dans l'ambiguïté, dans d'apparents choix indéfinis dans les équivoques. La parole prend sa consistance du fait de se relever sans cesse de cette tombée, de sa propre chute, et de se poursuivre. *Dans* les semblants. Pour avancer une théorie mathématique du sens d'un discours de parole, j'entends que, avec la parole, *le sens est un chemin qui voyage*¹⁴, entre des isolats propositionnels qu'il semble proposer, qu'il avance en progressant dans soi, et je pose que *le sens est la différentielle logique générale du discours*, au cours de son auto-mouvement.

J'imagine donc qu'un discours articule des isolats propositionnels ou fragments pseudo-logiques, tels qu'en chacun de ces fragments une logique règne, une logique qui est toujours classique, booléenne, apparemment, mais peut cependant varier d'un fragment à l'autre ; j'imagine que le discours tient donc liés entre eux de tels fragments, par un tissu argumentatif qui permet que se négocie le virage général, la courbure dont le discours s'infléchit. Si d'un fragment à l'autre la logique change, c'est que la visée en vérité, le vrai régnant ici, à été modifié là, que le vent du sens à tourné. *La logique n'est donc qu'un aspect local éventuel du discours*, tout comme la platitude pour les courbes, ayant lieu au niveau réduit de certaines « propositions », et le sens est, en quelque sorte, le

¹⁴ R. Guitart, *Théorie cohomologique du sens*, SIC, 8 novembre 2003, compte-rendu 2004-10/mars 2004, LAMFA CNRS UMR 6140, 39-47 [version allongée le 9 février 2004, 22 p.].

développement du fait que cet aspect local n'est pas unifiable à l'ensemble du discours. Voilà donc, que ce soit depuis la posture qu'affecte celui qui parle ou depuis la place attribuée à qui écoute, la première image que j'ai d'un discours de parole.

Il s'agira donc de ce que je nomme la *Logique Mobile*¹⁵, dont je ne vous infligerai pas vraiment le détail formel des calculs, encore que ce ne soit pas rien pour la pensée que l'expérience avec les calculs en général, avec ces calculs-là en particulier. Je vous renvoie à mon intervention récente à Lille¹⁶ en octobre 2005 pour l'utilité de cette logique quant à la compréhension du sens dans l'entre-deux entre identité et identitaire, où s'explique comment la confusion entre identité et identitaire tient à la confusion entre proposition et discours, entre vrai et sens. Je le dis d'autant plus que *longtemps j'ai pris justement le vrai pour le sens*, je veux dire que j'ai cru que *le fait qu'une proposition soit vrai* en était le sens (transcendant). Alors que c'est le contraire, à deux titres : d'une part, les possibilités d'articulations de la vérité — et y compris et surtout d'articulations paradoxales — dans ce qui a du sens en constitue le sens (immanent) comme forme, et surtout pas en supposant d'abord que ce qui a du sens soit vrai ; et d'autre part, une proposition n'a pas de sens, seul un discours en a un. Ma position maintenant est celle-ci : le sens est la manière précise dont le discours n'est pas et ne dit pas le vrai et en s'éclatant s'arrange avec ce fait, la forme qu'il se donne pour poursuivre en vain sa *tenue comme vrai*. Pour faire tenir cette position comme discours sur le sens, j'en tente l'écriture pour calcul, je propose de la représenter en acte par un jeu nommé donc la *Logique Mobile*.

J'ai entrepris depuis environ deux ans d'écrire une « Traversée du sens », qui reste encore un WiP (work in progress) où s'insère ce que, pour une théorie du sens comme *chemin qui voyage* et comme différentielle générale du discours,

¹⁵ R. Guitart, *Moving Logic, from Boole to Galois*, in *Colloque International « Charles Ehresmann : 100 ans »*, Amiens, 7-9 octobre 2005, *Cahiers Top. Géo. Diff. Cat.*, vol. XLVI-3, p. 196-198.

¹⁶ R. Guitart, *Le sens d'un discours comme mouvement de confusion entre identité et identitaire*, in *Colloque de l'AEFC Lille, Origine(s), Identité(s), Identification(s)*, 15-16 octobre 2005 (15 p).

je recueille dans une tradition littéraire française autour du manque et de l'excès : Lautréamont, Jarry, Valéry, Artaud, Daumal, Beckett, Blanchot, et quelques dix ou vingt autres, pas plus. J'y condense la formule qui importera pour développer le calcul du sens à partir du calcul du vrai. Ce que je rapporte du sens ainsi n'a jamais précisément été pointé de cette façon, mais toutefois n'est pas exactement nouveau et a été souvent approché ; sauf que cette fois donc, au contraire de tout romantisme, il s'agira d'envelopper ces considérations d'une géométrie.

III – DESCRIPTION DES LOGIQUES MOBILES – Je voudrais maintenant parler de la *Logique mobile de la parole*, en entrant un peu plus dans les détails littéraires, mais pas trop cependant, sans aller jusqu'aux preuves. Logique mobile de la parole ? j'espère que l'on entend bien l'équivoque significative entre deux possibilités :

- *ou bien* ça dit qu'il y a une logique qui est mobile et dont relève la parole, c'est-à-dire que l'analyse du sens des paroles passe par une certaine mise en calcul de mobilité d'un certain logique, ou de logique d'une certaine mobilité,
- *ou bien* ça dit que le logique est le mobile de la parole, comme l'appât du gain est le mobile d'un crime, comme la satisfaction est prétexte à la consommation, ou comme le prétexte de vertu permet le mensonge.

De fait la seconde possibilité sera ma première thèse principale, et du coup, en la complétant par une seconde thèse, à savoir que le discours se différencie de la proposition du point d'un jeu de postures qui stabilisent les logiques, la première possibilité s'établit en vertu de la *Logique Mobile* que j'avance.

Ici commence donc l'explication fournie dans l'intervention du 11 avril 2007, comme annoncé au début de ce texte. Je lui avais donné le titre *Logique mobile de la parole*. Mais le titre publié de cette intervention (*Les logiques mobiles de la parole. Point de vue du mathématicien (les quatre discours de Lacan)*) pour rameuter les foules fut surchargé, d'un côté faussement, d'un pluriel de logiques contraire à l'idée directrice, et d'un autre côté justement, prétendant d'une part qu'il s'agirait du

point de vue du mathématicien, et, d'autre part que serait traité en application la théorie de Lacan des quatre discours. Par ces deux indications supplémentaires les auditeurs étaient avertis du risque d'avoir à subir un mathématicien, son point de vue, ses calculs, et son épistémologie de scientifique, et qu'il s'agissait de servir à leur cause de psychanalystes lacaniens. Mais alors on avait l'inconvénient que ne restait plus le silence nécessaire pour entendre l'équivoque centrale : il fallait donc pour commencer que je vous la fasse sonner. Pour mes calculs et mon épistémologie, je n'en avancerais quasiment rien, sauf à énoncer un certain théorème de mon invention, et pour les quatre discours cela fera une ouverture, effective il est vrai, mais à reprendre plus tard.

Enfin, notons que j'ai préféré parler de logique de la parole plutôt que de logique du discours, ce dont la principale raison est que le discours s'impose, que c'est dans son après coup que du sujet s'impose, qu'on ne s'en empare pas, qu'on ne saurait employer « discours » à la place de « parole » dans l'expression célèbre de Michel de Certeau : « En mai dernier, on a pris la parole comme on a pris la Bastille en 1789 »¹⁷. Le terme de « parole » place en première ligne l'agir d'un sujet ou d'une conscience qui fait retour au discours, quand il s'agirait du discours dont il découla : d'abord le geste, puis la structure. Et donc la question du sens est : comment le geste de prise et son usage et son usure et son ratage se lisent-ils dans la structure tenue ?

Il s'agit donc, dis-je, de ce crime qui consiste à prendre la parole, et de son mobile la jouissance de vérité comme semblant.

De la question du sens comme distinguo entre dire et faire la vérité. Dire la vérité stable déjà là, faire la vérité et donc modifier la logique de son état précédent. Suivant une douzaine de thèses, de -2 à 9, qui détaillent l'accès à ce que je disais plus haut, à savoir que *nous prétendons dire vrai*, qui sera donc la huitième thèse. Les deux premières thèses résultent donc de la

¹⁷ M. de Certeau, « Prendre la parole », *Études*, juin-juillet 1968 ; repris in *La prise de parole*, DDB, Paris, 1968 ; et *La Prise de parole et autres écrits politiques*, Seuil, Paris, 1994, p. 40.

première partie de ce texte, où j'ai exposé la distinction entre l'opinion, la lettre, la vérité, etc

La première, soit la thèse -2, je l'énonce ainsi : *ce qui se dit se prend inévitablement à la lettre aussi, nonobstant toutes les mises en scènes.*

La thèse -1, je la dis : *la parole, par le moment de sa prise à la lettre inévitable, tant dans son acte que son soi-disant contenu, est toujours du côté du malentendu et de la vérité, à distance de l'opinion.*

Notamment, l'énonciation de croyances ou opinions ne vaut rien pour qui parle si, au moins ce fait d'énonciation n'est pas lui donné comme du fait, du vrai. Et aussi ce qui est prétendument communiqué ne vaut rien s'il n'est pas réellement possible que ce soit bien ça, littéralement.

Une troisième thèse donc, la thèse 0, dit que *la logique booléenne traite convenablement du mystère de la vérité propositionnelle.* George Boole, dans les années 1850, traite donc du vrai de façon purement extensive. Il pose un « univers » des choses, que je noterai U , et il assimile toute proposition P à son extension dans cet univers U , à savoir à la collection des choses satisfaisant à la proposition P , soit, en notations d'aujourd'hui à $\{x \text{ élément de } U ; P(x)\}$. Si P et Q sont deux propositions, leur conjonction logique $P \& Q$ est représentée par l'intersection de $\{x \text{ élément de } U ; P(x)\}$ avec $\{x \text{ élément de } U ; Q(x)\}$, et la négation de P , notée NP , est représentée par $\{x \text{ élément de } U ; \text{non } P(x)\}$. Le calcul avec la collection des propositions est ainsi assimilé au jeu des intersections et compléments entre parties de U . On désigne par $\mathbb{P}(U)$ l'ensemble des parties de U , et l'on pose

$$\mathbb{P}(U) = \mathbb{X}.$$

Le calcul concret des propositions est donc entre parties de U , c'est-à-dire entre éléments de \mathbb{X} . Si l'on dispose maintenant d'un ensemble abstrait X , et entre éléments p, q , etc., de X de lois de formations de nouveaux éléments de X notés $p \& q, Np$, obéissant aux identités équationnelles observables dans le cas du calcul booléen concret des parties de U , on dit alors que l'on dispose d'un calcul booléen abstrait ou encore d'une algèbre de Boole. Un important théorème de Stone nous apprend que pour toute algèbre de Boole abstraite X il existe un univers de choses

U tel que X soit une partie de l'algèbre concrète $\mathbb{P}(U)$; et plus précisément si X est fini, alors X est isomorphe à une algèbre concrète $\mathbb{P}(U)$.

Cela dit, mais j'aurai à y revenir à la fin de ce texte, voici mes trois thèses suivantes, relative au sens.

La thèse 1 dit que *le vrai est possiblement prétexte à dire*. Autrement dit, on prétendrait dire vrai quand on parle, y compris quand on ment évidemment ; ou bien, a minima, *on prétend que ce que l'on dit tient*. L'idée de tenue est en amont de celle de vérité. Tenir signifie qu'il peut exister de l'interprétation validante : c'est ce que chacun suppose en continuant d'écouter un interlocuteur. Ce que vous supposez en continuant à l'instant à m'écouter ou me lire. Ce qui est dit est donné à entendre en raison. De cette thèse 1 résulte que la théorie du sens sera présentable comme une extension de la théorie booléenne du vrai.

La thèse 2 dit que *le discours distribue du vrai*, suivant un jeu de postures logiques changeantes. Et alors le sens est la forme dans un discours de la suite de ces changements. Le sens est la variation du vrai, de ce qui vaut comme logique.

La thèse 3 dit que *la variation logique permet la tenue*, cette tenue étant prise pour la vérité parce que les diverses logiques sont isomorphes.

Et puis enfin il y a en sus

la thèse 4, excentrique, qui se dit : *la parole n'omet pas la conscience*, et il arrive aussi que l'on dise ce que l'on veut dire. Ce que des psychanalyses perdent souvent de vue, et qui est indispensable à la théorie du sens. Le tombé pile d'un calcul rencontrant l'intuition, cela à lieu parfois, et il n'est donc pas impossible a priori de prétendre dire vrai.

Enfin donc, en couronnement, comme prévu

la thèse 5, qui se dit : *nous prétendons dire vrai*.

Autrement dit le *possiblement* de la thèse 1 est supprimé et remplacé par *toujours*, renforcée qu'elle semble par la validation espérée des thèses 2, 3 et 4. Le point est que ce que l'on fait tenir comme possiblement vrai, on doit se retenir de le tenir vraiment pour vrai, de l'affirmer vrai, et, que l'on y arrive ou pas, in fine nous soutenons comme véridique ce geste de faire tenir, et la retenue subséquente. Et c'est cela in extremis, ce vrai,

le vrai de cet effet de vérité, que nous voulons en fait « communiquer », à défaut du vrai que nous n'avons su dire. Ce dont l'énoncé est : « ce n'est pas ça ». Ici bien sûr ce qu'il s'agit de soutenir est que ce qui dit effectivement vrai, à savoir le texte mathématique pur, *le calcul juste*, cela n'est jamais sans rapport à ce que la parole prononce, et ce « pas sans rapport », nous en faisons donc le centre de la question du sens.

Naïvement pourtant on pourrait croire qu'en dehors du simple calcul de vérité des propositions, le sens n'a pas à voir avec la vérité. Mais, notamment, le sens d'un discours tient évidemment, en sus de son contenu propositionnel, à sa *force illocutoire*, pour employer le terme de John Searle. Searle distingue là des énonciations faisant assertion (affirmant comment sont les choses), directive (pour essayer de faire faire des actes à autrui), promesse (ou engagement à faire), expression (de nos sentiments et attitudes) et déclaration (pour provoquer des changements dans le monde). En fait donc, en plus de l'annonce propositionnelle, il y a l'effet du fait de dire, le performatif, ou la *performance*. Eh bien la performance du dire est à nos yeux encore effectivement sous condition de mathématiques et du jeu de la vérité, et cela pour deux raisons. D'abord parce que c'est, grammaticalement parlant, au point de l'articulation entre les propositions que la performance se signale matériellement. Ainsi les différentes performances autour du contenu « Sam smoking » se lisent sur les habillages différents : « Sam smokes habitually », « Does Sam smoke habitually », « Sam, smoke habitually ! », « Would that Sam smoked habitually ! » ; et c'est donc sous conditions de fonctions grammaticales assumées pour ces formes d'habillages et leurs vertues articulatrices que la performativité peut s'entendre et avoir lieu, tendre à se développer comme force. Ici donc à penser tout un automatisme. Et ensuite la deuxième raison est que c'est à une certaine raison que la performance s'adresse, c'est d'une certaine éthique à propos de la vérité assumée par qui entend le discours que la force performative trouve son point d'appui. Ici donc à penser un certain lieu formel. Et l'énoncé performatif projette en effet une machine dans un espace, ce dont il faut supposer une mécanique rationnelle, un calcul. À tout le moins la performance du fait de

dire vaut pour une autre, un acte de calcul, inévitablement partie prenante des enjeux de vérités.

Cette thèse 5, nous l'articulons donc à la thèse cartésienne : *le vrai est l'évident, le clair et distinct*, de sorte à dire les quatre dernières thèses qui dérivent de la thèse 5, et dont il n'est pas impossible de remonter le flot :

thèse 6 : *en parlant nous prétendons à l'évidence.*

thèse 7 : *qui parle veut s'expliquer clairement et distinctement.*

thèse 8 : *nul ne parle sans vouloir qu'un autre le comprenne.*

thèse 9 : *la parole suppose l'autre.*

Ainsi, au travers de ces thèses à peine amorcées, s'entrevoit qu'entre la mathématique et l'autre il y a curieusement bel et bien un rapport : les deux sont supposées dans l'acte de parole. Le malentendu serait de croire que j'impose un rapport en substance, qui donnerait le sens par componentialité : non il s'agit d'un rapport entre acte, livrant son apport dans la seule répétition effective, au moment de faire l'un pour l'autre, en l'espèce de faire un calcul au lieu de dire. Le calcul fait ne produit pas le sens, le sens est l'analogie de l'acte de ce calcul.

En exagérant à peine, on peut dire que tout se passe comme si en parlant à l'autre je croyais avoir cette intention première de lui dire du mathématique, et cela mathématiquement, et qu'ensuite cette intention était perturbée et oubliée, du seul fait de son impossibilité, parce que la mathématique ne peut se dire que depuis la place vide, la place de personne. C'est donc « moi » qui fait obstacle à ce projet extravagant. Alors le sens de ce que je dis est une histoire négative de ce contournement par « moi » de cette impossibilité.

Relativement à ces thèses, qui pour la pensée constituent déjà une représentation théorique partielle du lieu du sens, un cercle donc où la question du calcul est déjà présente et va de nouveau s'arrimer, voici maintenant à venir ce qui en fait modèle, soit une représentation de cette représentation, en calcul, de façon particulièrement simple. Je vous tends donc bien ce calcul comme faisant modèle du rapport nécessaire entre l'autre et le calcul dans la parole.

Et, je le répète, il s'agit de ce que j'appelle un modèle en acte (en l'occurrence des actes de calculs à faire), c'est-à-dire un jeu à pratiquer qui fournirait un affect semblable à celui que l'on pratique en parlant. La distinction que j'aime à souligner entre modèle en acte et modèle en substance, qui révélerait le corps substantiel de ce que l'on modélise plutôt que ce qu'il produit, est semblable à celle entre les deux notions de machines que les théoriciens des années 1950 ont bien dégagés autour du théorème de Kleene, comme le met en évidence Évelyne Barbin¹⁸. Machine concrète composite décrite par ses composants matériels logico-électroniques, ou machine théorique globale décrite par ses productions possibles, par les modifications éventuelles de ses états globaux. On pourrait dire « en substance » ou « en fonctionnement ». Ici, pour mon modèle du sens en acte, c'est comme une machine théorique « en fonctionnement », à « agir » pour produire l'effet adéquate.

Venons-en, enfin, à décrire la machinerie infernale. Soit donc n un entier quelconque fixé, et soit X un ensemble fini constitué de 2^n éléments. Alors le théorème de représentation de Stone indiqué tout à l'heure se précise ici en ceci : il existe sur X une structure d'algèbre de Boole, et cette structure est unique à isomorphisme près. Considérons alors 4 structures booléennes sur X , numérotées de 1 à 4, et décrites par les opérateurs logiques notées donc $\&_1$ et N_1 , $\&_2$ et N_2 , $\&_3$ et N_3 , et $\&_4$ et N_4 : on écrit donc des conjonctions comme $p\&_1q$, $p\&_2q$, $p\&_3q$, $p\&_4q$, et des négation comme N_1p , N_2p , N_3p , N_4p . On peut alors considérer d'une part les opérations logiques n°1 et les fonctions logiques n°1, qui s'obtiennent par combinaisons de $\&_1$ et N_1 , et pareil pour les numéros 2 à 4. Ces calculs logiques sont donc isomorphes, c'est-à-dire qu'il existe des fonctions de transferts ou transports de calcul comme T_{21} et T_{12} telles que l'on ait les identités de transports des

¹⁸ E. Barbin, Les deux faces du théorème de Kleene et la question des machines, in *Calculs et formes. De l'activité mathématique*, coord. J. Boniface, ellipses, 2003, p. 24-52.

opérations $p \&_2 q = T_{12}((T_{21}p) \&_1 (T_{21}q))$, etc. Aux transports près, les calculs sont identiques. En interne les utilisateurs de la logique n°1 et de la logique n°2 doivent penser utiliser une seule logique commune, obéissant à un seul jeu de principe, et pourtant sont en jeux *des* logiques isomorphes mais distinctes. On considère alors les *expressions logiques mobiles* obtenues en utilisant ensemble les 8 opérations des 4 logiques, comme par exemple dans une expression $p \&_1 (N_2 p)$ qui n'est pas logique. Mon théorème principal est alors le suivant :

THEOREME¹⁹ : *Quelle que soit la valeur fixée n, il existe au moins une façon de choisir les 4 logiques booléennes ayant un « faux » noté 0 et des « vrai » différents, et de manière que toute fonction sur X puisse s'écrire par une expression non pas logique au sens classique, mais une expression logique mobile.*

Autrement dit, le mixage de quatre points de vue isomorphes distincts et chacun parfaitement cohérent peut éventuellement permettre de dire n'importe quoi. Naturellement si les 4 logiques sont prises au hasard, ce fait n'aura pas nécessairement lieu, et il pourra exister des fonctions irréprésentables en Logique Mobile, la Logique Mobile considérée sera incomplète. Mais le théorème nous assure de l'existence de dispositifs complets. On peut fabriquer tout à fait explicitement 4 telles logiques.

Alors, un discours étant produit, on tentera d'en écrire de la tenue possible en le présentant comme une expression logique mobile, et la variation des chiffres 1 à 4 indexant les opérations dans l'expression vaudra pour écriture formelle d'un effet de sens. Le travail d'interprétation est alors à deux temps : premier temps, fabrication d'une présentation ; deuxième temps, exhibition d'une tenue de ladite présentation, c'est-à-dire d'une interprétation de ses 8 fonctions composantes telle que l'expression faisant présentation du discours ne soit pas identiquement 0, ne soit pas antilogique.

¹⁹ R. Guitart, *Moving Logic, from Boole to Galois*, in *Colloque International « Charles Ehresmann : 100 ans »*, Amiens, 7-9 octobre 2005, *Cahiers Top. Géo. Diff. Cat.*, vol. XLVI- 3, p. 196 -198.

IV – LA LOGIQUE MOBILE ET LA LOGIQUE CYCLIQUE
 D'ORDRE QUATRE, LES QUATRE DISCOURS ET LA LOGIQUE RSI –
 Dans la *Logique Mobile* il y a donc du 4, en vertu du théorème principal, et qui vaut pour tout n. En fait on peut se limiter à du 3 si n est pair, mais pas pour n impair. Notamment, pour n pair, par exemple pour n = 4, il convient de décrire un système mobile complet de trois logiques booléennes et non pas quatre. Et puis il y a encore du 4 autrement, comme je vais l'expliquer maintenant en *Logique Cyclique*, dans le cas particulier où n = 4 ; on ne confondra pas ces deux aspects.

La Logique Mobile donc peut aussi s'attraper d'un autre biais, *cyclique*, par la variante que voici du théorème principal (variante qui met l'accent, dans la démonstration, que je ne vous ai pas donnée ici, sur le rôle de l'opérateur $x \rightarrow x^2$ dit de Frobenius dans les corps de Galois de caractéristique 2), qui présente la *Logique Mobile* comme ce que l'on pourra appeler plus précisément une *Logique Booléenne Cyclique*. L'idée nouvelle est de remplacer l'axiome booléen

$$x^2 = x$$

(portant sur la multiplication pensée comme conjonction logique), par l'axiome que je dirai de type galoisien et que j'énonce :

$$x^2 \approx x$$

(portant sur une autre multiplication, qui serait encore la conjonction logique mais seulement sur certains éléments dits booléens du calcul). Le passage que j'effectue de l'axiome $x^2 = x$ à l'axiome $x^2 \approx x$ est le mouvement crucial par lequel on entre dans la possibilité de la portée logique du galoisien.

On trouve donc, au cours de la preuve du théorème principal de quoi énoncer le théorème que voici :

THEOREME : *Quelle que soit la valeur fixée n, on numérote u_1, u_2, \dots, u_n , les éléments de l'ensemble U, on pose $c(u_1) = u_2, c(u_2) = u_3, \dots, c(u_n) = u_1$, et, suivant le point de vue galoisien, on considère ces u_i comme distincts et indiscernables. Puis on étend c aux parties*

A de U, en posant $c(A) = \{c(x) ; x \text{ élément de } A\}$, opération c que l'on ajoute aux opérations booléennes $\&$ et N sur $\mathbb{P}(U) = \mathbb{X}$: on appelle expression booléenne cyclique toute expression formée à l'aide de c , $\&$ et N . Alors toute fonction sur \mathbb{X} peut s'écrire par une expression booléenne cyclique.

Concentrons-nous alors expressément sur le cas $n = 4$, soit un système propositionnel à 16 valeurs. Dans ce cas, deux faits sont prouvés :

- d'une part on pourra représenter toute fonction par expression logique booléenne cyclique, avec un cycle c , d'ordre 4, pensé donc comme un *quart de tour*.
- D'autre part, on pourra représenter toute fonction par expression logique booléenne sur *trois postures*.

On semble donc rencontrer ici les deux grandes propositions de Jacques Lacan relativement au logique : la théorie des quatre discours (MHUA) et la logique RSI. Notamment on aura du 4 et du 3 dans l'analyse des discours par fonctions (logiques mobiles ou logiques cycliques).

Arrivé au moment de conclure je peux donc vous articuler ceci : la Logique Mobile nous montre *comment la borroméanité et le quart de tour lacaniens sont en fait liés*. Ce qui ne m'était pas apparu, ne serait-ce que mathématiquement, et a fortiori au point de la pratique de la psychanalyse.

Je pose alors explicitement ici ce projet qui serait d'expliquer la logique lacanienne²⁰ *par* la Logique Mobile, c'est-à-dire de montrer que la Logique Mobile peut donner lieu à un modèle de la logique lacanienne, MHUA et RSI. Il s'agirait de se faire à ce que Lacan relève en jeu de lettres et diagrammes à propos de la fonction de la parole et des figures de discours en usant spécifiquement de la Logique Mobile sur 4, notée LM_4 .

²⁰ Et spécialement la question des quatre discours, car pour la logique RSI j'ai déjà avancé ailleurs des éléments.